

# **POEMES**

**1980-1981**

**Andrei Gorea**

## Table

Contes et balades .....	1
Signes et gestes .....	15
Décors .....	30
Acron(n)èmes .....	45
Transparences .....	54

# **Contes et balades**

En terre conquise  
La flûte mystique des sorciers imprenables  
Singe outrageusement  
mes premiers amours

Je leur demande :  
A quoi bon ?  
A la nuit tombante  
Je volais les mirabelles noires

En toute quiétude  
Je vous apprends, Ghertrude  
Que la vie à rebours  
Nous a volé l'amour

poème pour Véronique

Au bout de deux prennent pied deux chevaliers  
(leur arrivée tient lieu de faire valoir)  
A la limite à leur limite de deux  
S'installe le spectateur  
Pour celui-ci ainsi que pour les autres  
L'histoire remplace l'espace  
De deux  
De trois du cercle  
Les chevaliers sont là  
Leur jeu de par le monde  
Dessine l'incertain qui les rend frémissants  
Le spectateur immiscé dans leur histoire terrestre  
Se raconte des contes  
  
De chevaliers perdants

La clique

J'abdique  
le fric d'Éric  
Afrique !

Les ailes de travers  
Coléoptère

Je tourne en haut  
– l'eau du sceau –  
me tourne le dos

A telle audace  
grimace de glace

Je saute en défi  
y a g a d i d i

Qui passe les farces  
aux garces  
mardi ?

Je crépuscule  
pareil aux pendules

Jadis

les Manares  
peuple de Fiare

---

J'abdique !  
la clique érotique  
du Dit

à bas, à bas

l'arbre

fronce

les bras

de marbre

l'écorce

la bou, la bouche

l'angoisse

sous forme

pourchasse les mouches

se tasse

de corne

Inventer la goyave

Dieu goût

papaye

La papaye de rêve

Dieu goût

goyave

Attiser le désir

Dieu fou

Le désir du dormeur

Dieu fou

La folie de ses rêves



Moïse

De retour, le regard de Moïse est ébloui par le vide. Les tables qu'il porte ont été frappées par Celui qui Est. Son être est douleur. Pourquoi Moïse souffre, reste un mystère.

Alors, tu souffres, Moïse, je lui demande, et que le diable frappe si jamais quiconque saura pourquoi. Dis-moi, Moïse, pourquoi souffres-tu ? Pourquoi, Moïse ?

Moïse, pourquoi, pourquoi, Moïse ? Tous les gamins du coin crient maintenant du matin au soir. Pourquoi, Moïse, souffres-tu, qu'ils disent. Quand il se fait noir, les têtes des mères sortent aux fenêtres : le dîner est prêt, appellent-elles. Et les kids se lamentent: Encore cinq minutes, et ils enchainent, pourquoi souffres-tu, Moïse ? Moïse, tu souffres ? Mo-ïse, Mo-ïse, et puis vite, Moïse, Moïse, Mose, Mos, mosmosmos.

- Ça suffit, disent les mères, montez de suite ! Eux, ils protestent prêts à lâcher quelques larmes au crépuscule en se frappant la cuisse et en trappant du pied : encore cinq minutes, aaaaaa, encore deux minutes, car ils ne savent pas ce qu'est le temps qui passe, ou qu'il passe. Et dans la nuit qui se fait noire, ils crient :

- Moïse, tu souffres ? Mo-ïïïse, tu veux jouer à la cache-qui-court ? Moïse, mais quoi ! Mais quoi Moïse ! Un tel silence dans la cour... Il n'y a pas une brise et dans la nuit les abricotiers ondulent.

Moïse, avec les tables, regarde vers le bas  
Une douleur effrayante étrangle son âme  
Une douleur qui lui arrache le temps  
Il ne sait plus. Il ne sait plus pourquoi.

Clémentine, encore toi  
Quelle chose ! Quelle chaleur !

Tu te rappelles la griffe  
D'une nuit aphrodisiaque  
Où tu disais Miracle  
Et cris aigus d'oiseaux  
Fendaient des voiles roses

Où dans la transparence  
se déjouaient les fuites  
de flèches incolores

Ahyiii — brulure  
Yaouiii — mémoire

de la paupière qui cligne  
Tiens, j'ouvre la fenêtre  
parce qu'il fait beau et clair

Quand les cheveux poussent  
La langue se retrousse  
Au fond de ses mousses

Et les ongles croient  
Pénétrant le toit  
D'au-delà du bois

Chacun se poursuit  
Aux travers des nuits  
Jusqu'au fond des puits

Et relâche les muscles  
De la chute vétuste  
D'avec les mollusques

lapa, iapa, ya  
Je vous baise le doigt  
De l'œil acariât(re)

Votre passage chère dame  
De même que la rivière au cœur de  
l'impossible  
Outrage dans les cieux la convoitise  
de l'ange  
Au ciel les anges meurent

Vermone, crois moi, l'age d'une chanson serpente  
la vie s'en va  
Comment te dire, Vermone, maintenant qu'on part  
les champs sont larges, la terre tourne  
chacun son bus  
toute lettre sa bouteille

Et toi tu crois encore aux pas dans les jardins solitaires  
Des dunes, Vermone  
des dunes de vent –

Au bout de la plage il y a  
Marie qui pouss' une momie  
Son talisman préféré, adoré, détesté

Marie, mon amour  
depuis que les jours  
autant que la nuit ..

Comment renier  
le goût de tes cuisses  
le goût du festin, vain, destin

poème pour Véronique

Sais-tu que les yeux des corbeaux qui voltigent  
  au-dessus du Grand Canyon  
sont les mêmes que ceux des rues qui plongent  
  dans les villes  
que ceux des fenêtres s'exhibant éclairées  
  à San Francisco les jours de Noël  
que ceux de l' Enfer  
que ceux d'Ulysse, de la Seine, des bourgs médiévaux  
  du Nord et du Sud  
que ceux du Nevada et de New York  
que ceux de l'Océan a l'Ouest et a l'Est  
que ceux de Jérusalem et de Beersheba  
que ceux des forêts  
et des vierges forêts – invisibles  
que les tiens

sais-tu que tes yeux sont les yeux des corbeaux  
  qui sillonnent  
les espaces sans enfance et les temps sans paupière

Jaaaaaaaaa\_\_\_\_\_

  'lbe de nuit  
  de soleil et de vents  
continents  
  d'amour  
de voyage qui crypte  
  où le sens de la chute en avant

est Sodome et Gomorrhe reflétées dans le sel  
de l'oeil qui se tourne

c'est l'aime'  
qui ouvre l'iris à la rage  
de la pupille – déluge  
de noir  
de pomme qui se mord  
de corbe



# **Signes et gestes**

Au lieu dit abondant de fatigue  
Sur l'épaule impossible  
Dans des nuages  
Le passager défaillant

Je te vends  
Tu m'adores  
Je t'achète  
Tu me griffes.  
Golfstream détourné

À l'arche autant qu'à l'angle,  
s'écrie le poète

Agréabl' entremise  
Sous l'ombrelle, éperdue  
Dans les yeux de ses ombres  
Sous le toit qui se regarde  
La pluie cavale

poème pour Véronique

Entre les tâches de la peur  
                        (qui est toujours authentique)  
Naviguent les poètes  
                        de la quête  
Selon les lois d'une gravitation terrestre  
                        les côtes  
Rappellent les côtes

L'amour des côtes et l'amour des poètes  
                        en confrontation exemplaire  
Justifient d'amour ceux qui se regardent

YATAGAN JAP

YATAGAN JAP

YATAGANI!

JAP

Désir  
Supplice  
À la ligne



Il nous arrive parfois de pourchasser la source  
qui nous noie dans des vertiges obscurs  
Afin de se comprendre  
ou d'épouser son onde de fraîche indolence ?

Toute fibre de mémoire – palais de murs élevés

poème pour Véronique

Supposons  $b_1$  égal à A

biboï

Laissons A converger à l'infini

voï

Quelle est la courbature de  $\ddot{\text{ı}}$

vivo

En sachant que 1 est un argument désespéré

boï

Et que b l' $\ddot{\text{ı}}$ -gnore ?

$\ddot{\text{ı}}$  !

Celui qui se balance

Entre la lance

De ses rides

Alice	Délice	Calice
Cerisse	Fénice	Cerisse
Calice	Déice	Alice

(Alice en croix)

Aux dires \_\_\_\_\_

certains \_\_\_\_\_

alors \_\_\_\_\_

Rideaux en marceaux

Le sage du phare  
allume la lune

# Décors



Les femmes qui furent  
à même celle qui traverse  
investie de leur amour  
Autant que la première  
à même  
les amours à venir

A ceux qui se meurent  
la flamme du mort !

Au creux de moi-même le mort crève

De maître à disciple  
la mort s'enseigne d'elle même

Disciple et mort

Il y est des envies qui, de près, redonnent l'envie ;  
l'envie qu'on apprend en âge mûr de tuer jeune –  
car on se trompe ;  
l'assassinat des tessons mille couleurs pour que  
la lumière se réfléchisse en coupes de champagne mental –  
car on se trompe ;  
l'étonnement de voir en pleine obscurité –  
car on se trompe.

Amis,  
où sont  
nos cactus ?

poème pour Véronique

Eménorca te fit face au bout du cordon. Elle dit :

Abla, abla.

Agadir.

Curieux, je dis, combat ?

Cordon.

Le soleil, à travers les jalousies du nord, coupa la parole.

Abla, abla, boréale.

Le sens de la parole boréale réfléchi dans l'agadir,

du cordon et du combat,

je le cherche encore, vieillard imaginaire, pourtant vieux,

je me consulte en t'imaginant, pourtant là ;

les moments de trouble – mémoires défaillantes –

qui peuplent les espaces entre moi et moi

te suscitent.

Le seul regard ?

Les bateliers,  
traversent la ville,  
ne savent pas ce que c'est.

D'en bas, ignorer le haut,  
Qui d'en bas –  
s'ignore

Avram

Avram vient de rentrer dans les Jours du Compas. Cela lui arrive au hasard des années claviculaires. 'Je suis la clavicule frontale d'un squelette rotatif – aiguille des années du retour.' Soit. Les Jours du Compas l'ont toujours surpris avec leur irruption irrégulière: une fois par an, une fois par siècle.

Allongé sur un matelas de fortune, le torse légèrement soulevé, la tête appuyée contre le mur, Avram regarde sans force. Son avant-bras repose lourdement sur son front et son bras est néant. Le tout est noie dans une couleur sépia. Ses doigts inertes jouent par moments un ballet instinctif indolent comme les pattes d'une mouche agonisante renversée sur le dos: des rappels a ce qui 'devrait' être. Chaque fois, au centre immobile, ou aux extrêmes se renfermant sur elles-mêmes, il regarde la même chose: l'espace où il n'est pas. 'Salut, Avram.' 'Salut, bon dieu de bon dieu –dit-il – quelle histoire !' C'est ce qu'il dit chaque fois que les Jours du Compas le submergent. Et, sans exception, depuis qu'il les a connus pour la première fois jusqu'aux limites de son existence, ils l'ont submergé. 'Ô, bon dieu de bon dieu', dit-il alors et porte son regard ébahi au centre, ou aux extrêmes.

Quelle histoire !

Je réserve le droit, je me réserve le droit – je réserve. Quelle idée, old boy, comme disait mon copain et ami rhapsodie.

Le soleil passe à gauche, mais gauche ou apocalypse le nord résiste autant que le soleil. Ou alors –

Terre qui penche

Trou qui flanche

anyway.

Réserve. Cela depuis toujours. À force, un jour quelqu'un dira: encore les Jours du Compas – y'en a marre.

Au-delà de son bras éthéré, a travers les rideaux tirés, du coin de l'oeil, mais avec la vivacité de son être oscillant dans la somnolence typique aux frontières entre l'amorphe et la transparence, Avram fixe un point illusoire qui vocifère dans la rue : 'Ahé, aho, jap là-haut, jap l'entre-doigts, quelle matinée merveilleuse ! À ma gauche la baie, l'océan derrière, à ma droite la ville, monsieur, qu'en dites-vous ? Tenez, l'oiseau dans l'arbre. Ipii !' Avram regarde. Alors que son annulaire rattrape l'espace-réflexe d'une position indifférente, il se dit: 'Et tout droit, old boy, juste devant ?' La question se soulève d'elle-même dans la léthargie de son torse mental. Dans la rue, un monsieur se dirige vers l'épicerie d'en face. Sur le pas de la porte il regarde à droite, à gauche, s'effleure la narine droite avec un index fugitif et rentre enfin d'un pas décidé. 'Bonjourn' [sic], dit l'épicier. Un grand soleil domine la ville. La rue est nappée du calme des enfances vacancières. Malgré le froid il ressent dans l'intimité de ses retours la lourdeur agréable des étés remplissant les quartiers aux âges en fleur. Il réalise, un .sourire obscur aux coins des lèvres, la vivacité juste des petits bonshommes noyés sous les couches du silence parfumé et chaud. Le monsieur sort de l'épicerie avec un grand crocodile coupé en tranches épicées. Avram peut les voir à travers le gros sac en papier marron. 'Garder toujours le nez à sa place. Je crois que cela est juste.' 'Écoute mon vieux – on lui dit – l'affaire de croire n'a pas de propriétaire. Quant a la justesse, il s'agit de ne pas s'emballer.' '...quand on a froid - se dit Avram, et l'oiseau ?'

Ni oiseau, ni arbre, mais l'oiseau dans l'arbre !

'Iupi, Avraam, petite canaille, tu viens de le dire. Remets ton bras dans sa continuité coutumière.'

Aha.

Picore, picore

On se flèche inodore '

San Francisco, Greenwich street.

Des condoléances bien préparées valent un bon chateaubriand. Dans le sanctuaire amoureux, prendre l'autobus c'est toute une histoire. Car la dimension historique de vivre est de le prendre.

Avram regarde l'oiseau.

L'épicier sort de l'épicerie. Les trois caisses qu'il porte appuyées contre son ventre lui montent presque jusqu'à la racine du nez. Il voit peu, mais il bouge vite. L'oiseau picore au milieu du trottoir. Avram le regarde.

Avram regarde l'oiseau vraiment.

Le monsieur avec le crocodile se retourne brusquement et, pour éviter le choc avec l'épicier, soulève instinctivement les bras. Les caisses chavirent et les tranches de crocodile arrivent à s'échapper. Dans la confusion, le monsieur et l'épicier essaient, chacun de son mieux, de rattraper les objets qui tombent ou qui s'échappent.

Avram pense : 'Le prendre correctement est l'essence même de ce qu'on nous propose. Dans la confusion des rencontres il faut savoir monter à cheval. N'est-il pas, mon ami et copain sacro-saint ? Je me...

L'oiseau s'est envolé

...dis tout cela pour que les sources des conflits soient claires. Quel ennui."

\*\*

Les Jours du Compas sont passés. Avram a perdu la notion du nord. Que lui importe les saisons. Au bénéfice des vestiges, le choix des mots s'est fait rare. L'épicier n'a plus le droit de vendre des crocodiles. Des propriétaires ont construit



une maison à l'est. Par la fenêtre béante – mais bénigne – qui donne sur sa salle de bain, un monsieur à peine visible avec un oiseau transparent lui fait des signes de son avant-bras imperceptible. Dans la rue, les autobus font halte avec un bruit qui rappelle les pets des chevaux ondulés.

Ridicule du ridicule  
qui en soi n'est que ridicule  
Salut !

De mes jours je me porte comme tu le sais bien  
à la sagesse du clou j'accroche l'humeur du temps  
trace ici-bas des gouttes innommables échappées  
au déluge à venir

Es-tu aussi noyé à l'avance ?  
Des fois je m'assoupis dans la rage

Quant à la mort, eh bien  
Quant à la mort.

– pense au déluge comme à des éphémérides autour  
d'une flamme noire et à la rage comme à la cendre  
de sa source –

Comment dire, la mort – à la sagesse du clou !  
Oui, cela est ce qui fut

Car aujourd'hui comme hier  
je conclue le marché impossible





La jouissance du sablier. II.

Je vous aime, crème,  
coins de mon univers sous forme  
de baklava énigmatique.

Je vous fuis, je m'en délasse, je vous beurre, je vous oublie. Même la consternation devant mon crâne qui s'offre des dimanches semblablement aux bonnes hongroises se payant des jeudis, ne me laisse que le goût du Nez, bourgeois de Saint Petersburg, confondu à l'adolescence transparente – rétrograde.

Je vous peuple, je vous subis, je vous ignore – Ô, quelle bizarre forme d'indolence amoureuse ! – coins de ma chambre, points cardinaux de mes aimants plongés dans l'indifférence.

Sensation de Foire assouvie aux limites des ébahissements – je t'aime avec l'art de l'oubli, je t'aime avec la rancune qui ne se vaut pas et qui se dissipe comme les pensées accrochées aux bouts de papier perdus.

Ô, Dieu, Dieu ! Même la mort pointe d'un oeil quelconque en comblant les plaisirs anciens d'un toboggan insurmontable caduc aux yeux qui ont perdu la rondeur, caduc aux lèvres qui connaissent le baiser, caduc à ma torsion.

Ô, Dieu, Dieu ! combien de cascades triomphent encore dans l'espace de mon amour où les mousses du délice sont devenues les surprises de l'évidence

et l'évidence, ouvreuse du soir éclairant le buste de ses pensées d'une torche minuscule mais suffisante,

oui, suffisante

à l'érosion du soir et même à l'érosion des nuits et même à l'érosion du matin.

Oui, la promenade est exemplaire et les arbres sont.

Oui, le 'mais' triomphe, il pousse sur le Dôme de Dieu, il est sa barbe, il est sa splendeur, il est sa menace, son toboggan enfantin à lui, son geste-initial-claustrophobe-impardonnable.

Espace de mon espace Absalom sans sourire  
Comme si, accroche à une branche,  
branche moi-même.  
Je ne suis que cette branche à laquelle  
je m'accroche

Un homme agonise sous un arbre fleuri  
Que faire  
Taire – qu'il dit

Des fois, à telle réponse mon contour réfléchit  
L'ombre  
des nombres

Dé route de pierre qui longe le temps  
nuit  
qui cuit – longuement

L'agonie lève la patte ; c'est au soleil levant  
Le mort  
s'endort

## **Acron(n)èmes**

L'Acron(n)ème est le principe du geste. Il est toujours composé de trois vers suivant cet ordre :

- Neutre
- Rencontre
- Point de vue

acron(n)ème

Le crieur est à la merci du cri

C'est en ceci que le cri sans bouche  
est la vie en cri

la bouche du crieur est le cri sans bouche



acron(n)ème

Acronème

Éménorca

Accronemme

acron(n)ème

les villes crépusculaires

accrochées aux hasards funestes

récapitule – nt

acron(n)ème

Agamemnon, au combat, ne mangeait que des raisins

Les raisins noirs et des raisins blancs

Les DèS

acron(n)ème

aga

aga

vagabond

## L'acron(n)eme initial

L'acron(n)ème est un principe de vie. Il est le principe du geste. Il se situe en aval des sources dans la mesure où, en réalité, le 'neutre' n'existe pas. Alors que l'arbitraire du 'point de vue' est humain et que la 'rencontre' est arbitraire par rapport au 'neutre', 'rencontre' et 'point de vue' sont (doivent être) nécessairement l'exposition d'une naissance. C'est la naissance du geste. L'Acron(n)ème Initial est celui où, l'arbitraire du 'neutre' est nécessaire, ce qui transforme le 'neutre' en 'nécessaire' ou, autrement dit, en éveil à la nécessité d'être, et où le 'point de vue' est nécessairement juste en ceci qu'il confirme l'obligation d'être et donne une réponse tranchée – la seule bien que multiple – à la nécessité de l'éveil. L'Acron(n)ème Initial reste néanmoins le principe du geste en ceci que la 'rencontre' reste fortuite mais doit saisir le cheminement individuel, celui qui, postérieurement, s'aligne sur la nécessité du 'neutre' et rend possible l'accomplissement du 'point de vue' juste.

acron(n)ème

A tous les objets

Il a été Dit

Ainsi la grenouille

et Londres

Et Londres et Londres et Londres

acron(n)ème – Heisenberg

Gênes pleut et soleil

J'ailleurs

Mais ailleurs de Gênes

# Transparencies



N'est-elle pas la langue aveugle ?  
Je réfléchis  
Illustre aux miasmes des salives  
Sagesse dans la bouche avant le mot  
Je pense  
N'est-elle pas en deça de l'oubli  
hors son décor des goûts ?

L'homme qui pend  
dégust' une amande  
Le vent le balance  
il balance le vent

Vers l'auguste Reine toute en fleurs  
viennent les cheiks du désert  
l'un l'autre tour de rose  
ni dans l'espace ni dans la prose  
Alors comment  
alors

Catapulté

je me passe sous silence

l'imperturbable

des vaches

Absalom, à la guerre,  
    accroché à une branche  
Réprim' un soupir  
    dédié, en revanche,  
Au sourire

A la risée des nuages  
Nous buvons un vent étrange  
Il y a des bergers qui nous saluent des cretes  
Or – nous sommes invisibles .  
Peut-être le rouge du vent  
Nous colore les veines

Chiene

tu portes le réverbère comme un parapluie  
en contre-nuit de chacal

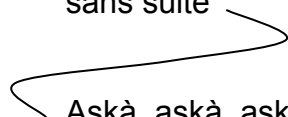
ou loup

Sans souffle

À ce moment un animal  
fauve

superbe

sans suite



Askà, askà, askà, askà, askà



poème inachevé

Aux lions – dans la fosse  
je jette un message illisible

Ondulants, sous la pluie,  
les lions s'arc-boutent en extase

A l'Équateur  
de travers  
la clameur est ample

les colonnes d'air  
ressemblent aux vagues  
élevées aux cieux

sous le soleil blanc  
la rosée divine  
frémit limpide ,

dans la transparence  
singes invisibles  
hurlent de rire

Que faire – un marché céleste?  
ou alors renverser étables  
aux fruits amers

à l'équateur  
de retour  
sans Ève